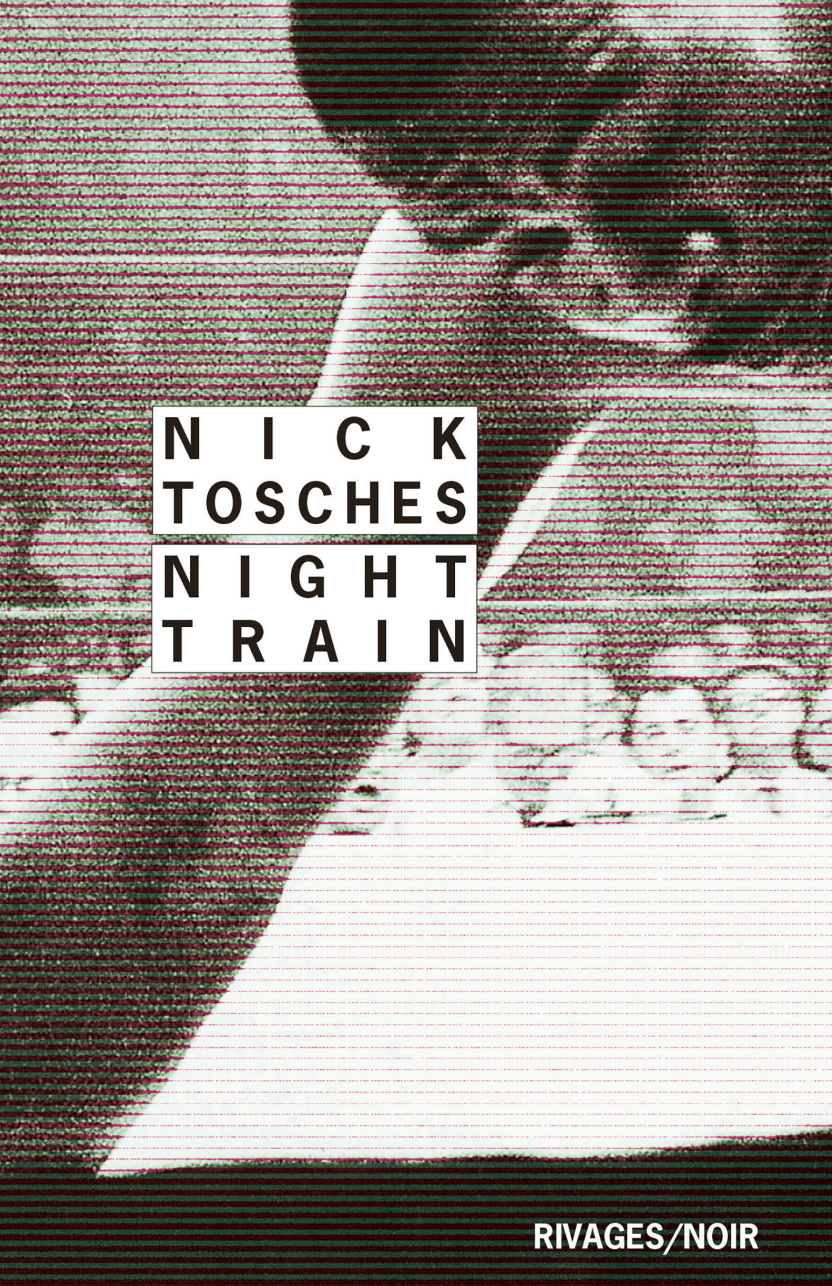


NICK TOSCHES

NIGHT TRAIN

RIVAGES/NOIR

Champion du monde des poids lourds en 1962, Charles « Sonny » Liston semblait avoir exorcisé son passé de fils d'esclave, d'homme de main, d'ancien condamné. Ceux qu'il affrontait sur le ring disaient que personne ne pouvait l'arrêter. Pourtant, ses liens avec la pègre et sa violence provoquée par l'alcool en avaient fait un champion impopulaire. Lorsqu'il perdit son titre face à Muhammad Ali, tout le monde – à commencer par lui – eut l'air de s'en moquer. Mais les circonstances troubles qui entourèrent sa mort allaient provoquer un regain d'intérêt pour un homme qui était déjà descendu aux Enfers depuis longtemps.

« Un livre fantastique sur une vie qui a commencé dans les ténèbres et n'a cessé de s'y enfoncer jusqu'à ce que la mort devienne la seule lumière possible. » Hubert Selby Jr

Du même auteur
chez le même éditeur

Dino

Nick Tosches

Night Train

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julia Dorner

Collection fondée par
François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

Titre original : *Night Train*

Couverture : © Photonica

© Nick Tosches, 2000
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2002
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2007
pour l'édition de poche
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4179-5

Avec le soutien du

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

À un banc dans un vieux quartier
Et à une étoile qui brillait au-dessus
Au cœur de la nuit d'été.

« Ceci est une chanson
Pour celui qui est condamné,
Un coup au cœur qui casse la tête. »

Eschyle

Du néant

Le corps fut retourné et gisait face contre la table d'autopsie en métal. C'est là que le coroner les vit : des marques de coups de fouet, couleur cuivre, anciennes et délavées, comme on les imaginerait sur le corps d'un esclave brutalisé.

Dire que Charles Liston avait été un esclave serait réduire une vie d'homme à un euphémisme bas de gamme. Et pourtant, ces cicatrices sur son dos n'étaient rien comparées à des blessures plus profondes, de celles qu'aucun coroner ne verrait jamais, des blessures occasionnées par des ténèbres incomparablement plus difficiles à imaginer que les lanières ensanglantées d'un fouet. Charles Liston, le plus redoutable des hommes, le plus invincible des boxeurs poids lourds, avait été réduit en esclavage par les forces de cette obscurité : réduit en esclavage, vaincu, et tué par elles.

Né avec les yeux d'un mort, il avait troqué la terreur de l'époque dont dataient ces cicatrices contre la noirceur du milieu de la pègre, pour s'enfoncer ensuite dans une obscurité plus profonde encore, dont la forme ultime serait la dernière chose que ses yeux verraient jamais.

Je me souviens de l'image que j'avais de Sonny Liston quand j'étais petit garçon : celle d'un homme distant, menaçant, énigmatique et attirant. Quand je repense à mon enfance aujourd'hui, il me paraît curieux

qu'un Noir ait pu me fasciner à ce point. En 1962, l'année où Sonny remporta le titre des poids lourds, j'étais en 8e dans une Primary School du New Jersey. C'était une école à prédominance noire et les conflits raciaux intra-muros constituaient la principale activité extra-scolaire. Il y avait des accrochages tous les jours et des batailles rangées entre bandes tous les vendredis après-midi : Noirs contre Blancs, Blancs contre Noirs. L'hostilité mutuelle avait toujours été présente, mais au cours de l'automne, l'hiver et le printemps 1962-1963, le couvercle de cette hostilité sauta. L'amitié entre Noirs et Blancs perdura en cachette, ou prit fin.

La punition pour quiconque frayait avec l'ennemi était d'être battu, condamné, persécuté et mis au ban, non seulement par ceux de son propre bord mais aussi par ceux du bord ennemi. Pour les Noirs comme pour les Blancs, ce type de comportement était contre nature, un crime contre l'ordre des choses.

Au même moment, LeRoi Jones écrivait un roman sur cette époque infernale. Dans *Le Système de l'Enfer de Dante*, publié en 1965, c'était comme si Jones, parti pour exorciser le mal, se laissait gagner par lui, et son livre ressort comme l'une des plus puissantes et belles expressions de haine aveugle et du prix à payer depuis le Pentateuque. L'enfer dans lequel il situait son histoire était la ville de Newark, où il avait ses racines et où je suis né et fus en partie élevé. J'ai dû lire l'édition de poche en 1966, et me trouvais à Newark pendant l'été 1967 – le « Summer of love », comme l'appelaient ces trous-du-cul de hippies – quand les émeutes ont éclaté. J'eus l'impression que les forces imaginées par Jones quittaient les régions des ténèbres pour exploser dans les rues. J'ai adoré ça. Ça n'avait rien à voir avec la couleur de la peau, c'était tout simplement une émanation de tout ce qui nous détruit de l'intérieur : sauvage, mortel et au-delà de l'hypocrisie de la loi. Je me

souviens que les vieux commerçants juifs fuyaient et peignaient « SOUL BROTHER » sur leurs devantures, dans le vain espoir de faire croire que leurs magasins appartenaient à des Noirs et qu'ils seraient de fait épargnés.

Mais personne, ni Noir ni Blanc, ne fut épargné. On parlait beaucoup de la « rage noire » – un slogan qu'on devait aux mêmes boutiquiers de masse qui nous avaient fourgué le « Summer of love » – et les Noirs eux-mêmes l'ont adopté, car les Noirs ne sont pas moins sots que les Blancs et s'accrochent à toute formulation qui masque ou justifie, même de la manière la plus grossière, la partie de notre nature qui semble démentir notre humanité : cette partie de notre nature que par vanité et dénégation nous en sommes venus à appeler inhumaine, un mot qui a à peine changé depuis le latin *inhumanus* des anciens Romains, qui avaient bâti leur empire sur l'esclavage.

De même que je me souviens des vieux commerçants juifs peignant à la hâte leurs vitrines, je me souviens des Noirs qui s'autoproclamaient radicaux, comme Jones, et faisaient faire leurs tuniques africaines par ces mêmes vieux tailleurs juifs. Jamais ils n'avaient approché l'Afrique de plus près que depuis l'angle des rues Broad et Market dans le centre de Newark. Un vieux petit tailleur juif cousant des parures en polyester pour envelopper l'orgueil d'une bande de types qui tout d'un coup parlait de l'esclavage comme s'ils l'avaient vécu dans leur propre chair et de l'Afrique comme si c'était leur véritable patrie. C'était une parodie de *minstrel* [1] d'une

1. Le *minstrel* est une forme de spectacle où des acteurs blancs imitent grossièrement les représentations données par les esclaves noirs pour leurs maîtres. Ces spectacles, qui contribuèrent à véhiculer des stéréotypes racistes, relayés par les Noirs eux-mêmes, connurent une grande vogue au XIX^e^ siècle. *(N.d.T.)*

nouvelle époque : le jeune Afro-Américain en colère et son tailleur.

LeRoi Jones, 1964 : « Sonny Liston était le gros Nègre qui guette l'homme blanc dans une ruelle pour le dépouiller ou le buter. » Liston, écrivait Jones, était le « sale Nègre », le « double de tous les pauvres bougres fouettés du monde ».

Mais personne n'a jamais vu Sonny Liston dans une putain de tunique africaine. Sonny Liston savait – ça se voyait dans ses yeux d'homme mort – qu'il n'y avait ni Noir ni Blanc qui tiennent ; il n'y avait que cette ruelle : la vôtre, la mienne, celle de Jones, l'allée du monde.

Aujourd'hui, je pense que la fascination que j'éprouvais enfant pour Sonny Liston est liée au fait que les Noirs le craignaient et le haïssaient tout autant que les Blancs. C'était le hors-la-loi ultime. Mec, ces costumes en peau de requin à fins revers, cette droite de bûcheron et cette gauche de boucher, et cet air menaçant : sa méchanceté transcendait les races.

Au fil des années, plus j'en appris sur la boxe et vis de boxeurs au combat, plus je compris qu'il n'en existait aucun autre comme Sonny Liston. Il n'y en avait jamais eu et il n'y en aurait jamais plus. Et plus je vivais et apprenais de choses dans d'autres domaines, plus se renforçait en moi la certitude que l'histoire secrète de Sonny Liston révélerait une des plus géniales histoires de mafia jamais racontées, une saga qui se terminait par un crime non élucidé dont la solution semblait perdue à jamais, aussi irrémédiablement que les yeux d'homme mort de Sonny sont morts pour de bon. Je ne savais pas qu'elle dévoilerait aussi les forces de ténèbres inexplorées, d'un véritable univers parallèle. Et par-dessus tout, je ne savais pas qu'elle montrerait une figure qui, malgré l'obscurité dans laquelle elle vivait, échappait à toute notion de bien et de mal, de vrai et de faux et même d'ombre et de lumière.

Un type qui connaissait Sonny dit un jour : « Je crois qu'il est mort le jour où il est né. » Personne, pas même Sonny, ne savait avec précision quel jour il était né, ni où. Lui seul, et les hommes qui l'ont tué, connaissaient la date de sa mort. Sa vie avait commencé et fini dans le flou.

Un vent parcourant la savane, un souffle dans les broussailles, entre les ombres de grands arbres qu'on ne verrait jamais plus ; l'œil d'une espèce plus terrible que le léopard.

Les Oyo réduisirent les Oyo et les Dahomey en esclavage, et une fois libres, les Dahomey asservirent les Dahomey, les Oyo et les Ashanti, et du temps de leur puissance, les Ashanti réservèrent le même sort aux Ashanti, Oyo, Dahomey et à tous descendants d'hommes libres.

Lorsque le léopard répandait le sang d'un homme sur l'herbe et la terre, l'âme de celui-ci retournait à l'esprit du fleuve de ses ancêtres. Mais si l'homme avait été arraché à sa terre, il perdait tout pouvoir ancestral. Tout ce qui était immanent là où ce pouvoir agissait l'abandonnait et il savait qu'en cas de mort en pays étranger, son âme ne retournerait jamais au fleuve des siens. Savoir cela, c'était connaître la peur et assumer sa vie durant le destin de son âme après la mort, un destin semblable à celui d'un soupir qui s'éteint. S'il était vrai

que le mal nichait dans les branches de l'odum, alors les racines de cet arbre devaient se nourrir de ces âmes. Ceux que leurs semblables emmenaient en aval vers la mer le savaient. C'était un savoir retentissant comme le tonnerre de Shango[1]. La poudre et les armes avaient vaincu les dieux. Aucun homme n'était libre.

La mer avait la couleur des feuilles de l'odum. Les feuilles du Mississippi avaient la même.

L'État du Mississippi fut taillé dans le Territoire du même nom, qui comprenait aussi l'Alabama, en 1817. Treize ans plus tard, les Choctaws qui y habitaient furent dépossédés de leurs terres par le traité du Lapin dansant de 1830, qui ouvrit une large partie du Mississippi aux colons blancs. La plupart des Choctaws furent déplacés en Territoire indien, terres que le gouvernement leur avait réservées dans ce qui deviendrait, en 1907, l'État de l'Oklahoma. Néanmoins, leur chef, Greenwood Leflore, resta en arrière et acquit de vastes terres, des richesses considérables et beaucoup d'esclaves. Pendant le printemps 1839, il aurait acheté cent esclaves en un seul et même jour et, en 1850, on évaluait ses biens à 80 000 dollars. Il vécut et mourut dans sa propriété de 7 500 hectares appelée Malmaison – la maison du Mal donc, dans la langue de son père franco-canadien. Il ne fut pas le seul Choctaw à posséder des esclaves. Durant la guerre civile, ce peuple s'était battu aux côtés des Confédérés.

Le comté de Choctaw, dans le Mississippi, fondé en 1833 sur les terres cédées par les Choctaws, est situé entre le bassin alluvial fertile des fleuves Yazoo et Mississippi, composé de terreau et de lœss de feuilles brunes, et les plaines boisées du comté d'Oktibbeha, à

1. Dieu du tonnerre et des éclairs dans la religion yoruba de l'ouest du Nigeria. *(N.d.T.)*

l'est. C'était un pays de pins à aiguilles courtes, peuplé de quelques rares âmes et d'innombrables ombres au milieu de la végétation d'un bleu-vert sombre.

La généalogie de Sonny Liston était un murmure hanté à travers la savane, un chuchotement tourmenté à travers ces pins.

*

Le nom Liston, dans lequel se mêlent sangs anglais, écossais et irlandais, est, au bout du compte, d'origine normande. D'après ce que l'on sait, le premier Liston à avoir quitté la Normandie pour l'Angleterre accompagna Guillaume le Conquérant, premier roi normand d'Angleterre, lors de l'invasion de 1066. L'ancêtre s'installa dans les basses terres de l'Essex où aujourd'hui encore la paroisse dite de Liston et son manoir commémorent le passé chevaleresque des Liston.

Au XII^e siècle, lors d'une des premières invasions de l'Écosse, quelques Liston s'y installèrent, dans la région d'East Lothian. (Des siècles plus tard, après la reconnaissance britannique de l'indépendance américaine, sir Robert Liston devint le premier ministre britannique des États-Unis ; il mourut à Édimbourg, capitale administrative de la région des Lothian, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.)

Ce fut plus tard au cours du XII^e siècle, en 1171 exactement, qu'un Liston accompagna Henry II en Irlande, où lui furent concédées des terres à Limerick, région agricole la plus fertile du sud du pays. Les Liston gardèrent ces terres presque cinq siècles durant, jusqu'en 1655, où le protecteur Oliver Cromwell les leur confisqua pour les confier à l'évêque de Limerick. Les Liston se dispersèrent alors dans des communes plus isolées – et au-delà. En 1665, il y avait des Liston en Amérique.

Martin Liston naquit en Virginie en décembre 1798. Il s'installa en Georgie où il épousa Caroline Elmira Tranum, qui y était née en 1813 et y mit au monde un fils, Henry, en 1837. De Georgie, les Liston partirent pour le Mississippi.

La partie ouest du comté de Choctaw où ils élurent domicile devint le Township 17, section 7 du comté, un secteur qui en 1870 serait connu sous le nom de Poplar Creek.

Mais à l'époque, quand Martin Liston fut attiré par la richesse du sol au sud de la Big Black River et à l'est des régions inondables du Mississippi, c'était un endroit anonyme, un pays de collines et de vastes prairies, de forêts de pins sauvages et de marécages, envahi par les cannes : un pays de panthères, d'ours, de loups et de cerfs. En ces temps-là, la Big Black River était aussi limpide que de l'eau de source et on n'y trouvait aucune ville. Située sur la rive « yan » – c'est-à-dire nord – de la Big Black River, la ville de Winona, chef-lieu du futur comté de Montgomery et prétendu « carrefour du nord du Mississippi », ne serait pas incorporée avant 1861 ; Poplar Creek pas avant 1870 ; et Kilmichael, une excroissance des premières colonies de la région, également située sur la rive yan de la Big Black River, pas avant 1890. Voilà les endroits, d'abord anonymes puis baptisés, qui circonscrivaient toute cette branche de la famille Liston.

Martin Liston fut l'un des membres fondateurs de l'église méthodiste de Bethel, érigée dans les années 1840 à une dizaine de kilomètres au sud-est de ce qui allait devenir Kilmichael. Il fut également l'un des fondateurs de l'école Biddle, construite vingt ans plus tard à environ trois kilomètres à l'est de l'église de Bethel.

Caroline Liston donna naissance à six enfants dans le Mississippi : Robert, William, H.J., Susan Emmaline Amelia, Fanny et Martin Liston Jr. Le fils prénommé

H.J. mourut durant l'automne 1870, à treize ans à peine.

L'aîné, Robert C. Liston, naquit en octobre 1845. En 1878, il épousa une fille de vingt-six ans, originaire de Poplar Creek, nommée Eudora Wilson. Ils mirent au monde six enfants qui moururent à la naissance, en bas âge ou très jeunes. Mais d'autres atteignirent l'âge adulte : Verdie, Wiley, Alma, Edith, Willie et Renfro.

Martin Liston mourut à soixante-dix ans, au printemps 1869. Sa femme Caroline décéda à soixante-quatorze ans, à la fin de l'hiver 1887. Leur fils Robert C. Liston mourut au printemps 1913, cinq ans après sa femme Eudora. Wiley, le fils de ce dernier, né en 1882, devint propriétaire d'une grande partie des terres avoisinant le cimetière de Bethel à Poplar Creek et fut membre de la loge maçonnique locale ; son frère Willie, né en 1890, fut nommé directeur de la poste de Kilmichael en 1935 et appartint lui aussi à la loge maçonnique locale. Avec sa femme Hester Loraynne Jordan, ils eurent cinq enfants. L'un d'eux, William Harry Liston Jr., né en 1931, fut le cofondateur du cabinet d'avocats Liston-Lancaster et est aujourd'hui le plus âgé des membres de la seule famille du comté de Montgomery à porter encore le nom de Liston.

Bill Liston se souvenait de ce qu'on avait raconté à son père sur l'époque précédant la guerre civile : « Ils avaient quelques esclaves. Lorsqu'on les affranchit, ils restèrent à la ferme. »

Sur les dix millions d'Africains au moins vendus comme esclaves entre le début du XVI^e^ et le milieu du XIX^e^ siècle, peu furent mis sur le marché dans le pays qui prendrait le nom d'États-Unis d'Amérique – bien moins d'un million – alors que le Brésil et les colonies des Caraïbes en comptabilisèrent à eux seuls plus de sept millions.

Toutefois, l'abolition de la traite des esclaves en Afrique décrétée par l'Angleterre et les États-Unis en 1807 provoqua la déconvenue des *alaafin* de l'ouest de l'Afrique, ces rois et chefs de tribus qui avaient prospéré grâce à leurs moissons de chair fraîche.

La première loi fédérale interdisant l'importation d'esclaves de l'étranger prit effet en 1808, neuf ans avant que le Mississippi ne devienne un État. Tandis que les trafiquants continuèrent d'opérer en aval du fleuve depuis La Nouvelle-Orléans, la participation du Mississippi au commerce d'esclaves avec l'étranger était faible, et les esclaves de cet État venaient majoritairement d'autres États, soit par vente directe, soit par l'entremise de marchands professionnels, soit par la migration de leurs propriétaires.

En 1840, on comptait plus d'esclaves que de Blancs dans le Mississippi. Or moins de 10 % des Blancs en possédaient et le comté de Choctaw faisait partie des régions du Mississippi où l'esclavage restait exceptionnel. Les rares esclaves du comté étaient répartis dans les petites fermes des colons.

La propriété de Martin Liston était de celles-là. En 1850, l'année où les biens du chef des Choctaws, Greenwood Leflore, étaient évalués à 80 000 dollars, on estimait sa ferme à 290 maigres dollars.

Un nom de famille propre était un luxe que peu d'esclaves connaissaient et, après leur affranchissement, c'était pratique courante pour eux d'adopter le patronyme de leurs anciens propriétaires. C'est ainsi que les quelques esclaves à avoir travaillé sur la propriété des Liston en vinrent à porter eux-mêmes le nom de Liston après la ratification du Treizième Amendement en décembre 1865.

Alexander Liston naquit esclave à la ferme de Martin Liston en octobre 1840. Tout comme sa femme, Fannie, née en mars 1838. Ils fixèrent leur mariage pour 1866,

leur première année de liberté, bien qu'à l'époque ils eurent déjà quatre enfants : Ned, Rachel, Joseph et Frank, tous nés esclaves à la ferme des Liston.

Malgré la destruction de la majeure partie des archives du comté lors de deux incendies qui ravagèrent le tribunal de Choctaw en 1874 et en 1881, le cadastre du comté de Montgomery de l'année 1884 indique que Robert C. Liston possédait presque 20 hectares de terres à Poplar Creek à l'automne de cette année-là. Le certificat américain de propriété n° 19768 attribue, à l'automne 1896, à Alexander Liston plus de 80 hectares de terres voisinant avec celles du fils de son ancien propriétaire.

Liston blancs, Liston noirs : ils continuèrent à vivre ensemble, dans un endroit jadis anonyme environné de pins et de coton qui devint la circonscription 5, Poplar Creek, comté de Montgomery, Mississippi.

Au tournant du siècle, Fannie Liston avait donné naissance à neuf enfants, dont six atteignirent l'âge adulte. Parmi les survivants figurait le père de Sonny Liston, Tobe, né en janvier 1870.

En 1889, Tobe Liston épousa une femme prénommée Leona, également appelée Cora, qui au cours des vingt années suivantes lui donna treize enfants, dont six survécurent : Ernest, Bessie, Latt, William K., James, Helen et Cleona.

*

Ned et Mary Baskin naquirent esclaves dans une ferme à proximité de celle des Liston. Tous deux étaient âgés de seize ans à la naissance de leur premier enfant, Willis, en 1858. Une fille, Martha, suivit en 1860.

Martha Baskin tomba enceinte d'un certain Joe McAlpin. L'enfant, une fille prénommée Helen qui

allait devenir la mère de Sonny Liston, naquit en 1897. Martha eut un autre enfant du même père en 1900, une deuxième fille, Ida.

Joe abandonna le foyer alors que les gamines étaient encore petites. Quelque temps plus tard, Martha épousa Charles Berry, un fermier de Caroline du Nord de dix-huit ans son aîné qui lui donnerait un troisième enfant, encore une fille, Lesla, née en 1917.

Jessie Hemphill Golden, l'une des femmes les plus âgées de la communauté noire locale, rit de bon cœur au souvenir de Charlie Berry, qui, dit-elle, était connu, pour d'obscures raisons, sous le nom de Spodge : « C'était un homme grand et laid, à la tête ronde et dure. » Elle raconta comment un commerçant de Kilmichael disposait toujours deux grands tonneaux aux lourdes douves devant son magasin. L'un de ces grands tonneaux était vide, l'autre rempli de farine. Quiconque arrivait à renverser le tonneau vide d'un coup de tête repartait avec le tonneau plein. Charlie Berry, avec la tête dure et ronde qu'il avait, rapporta par ce biais beaucoup de farine à la maison. Une autre fois, pour un pari, un homme fracassa une planche de cinq centimètres d'épaisseur sur le sommet de ce crâne.

La fille aînée de Martha, Helen, grandit avec le souhait de n'être associée ni au nom de son père qui l'avait abandonnée ni à celui de son beau-père à la tête ronde et dure. Elle choisit de porter le nom de jeune fille de sa mère et se fit appeler Helen Baskin.

*

Tout comme ils reprirent le patronyme de leurs maîtres, les anciens esclaves adoptèrent également leur religion. Les dieux et esprits oubliés d'Afrique constituaient une vague présence ancestrale sous-jacente dans le palimpseste de chrétienté que les esclaves s'étaient

créé sur la base de la religion inculquée par les maîtres de leurs églises baptistes et méthodistes. La plupart de ces maîtres ne surent jamais que le mot « religion » ne figurait dans aucune bible ni que le mot païen et latin *religio* désignait à l'origine les puissances surnaturelles d'un endroit magique et sacré, concepts plus proches de la spiritualité de l'Afrique que de la spiritualité dénaturée et hypocrite que les colons américains appelèrent « religion ».

Bien que le grand Shango ait sombré dans l'oubli, la puissance de son tonnerre persista. Il résonnait dans le sang quand le ciel du Mississippi se déchirait en grondant et que serpentaient les éclairs ; et il retentissait dans le Verbe. Le Christ ressuscité était le puissant vaudou et sa croix avait plus de signification et plus de *religio* que les maîtres férus de Bible ne le soupçonneraient jamais.

L'église méthodiste de Bethel, fondée par Martin Liston et d'autres colons, se trouvait sur Bethel Road. Depuis sa construction dans les années 1840, une partie de l'édifice était réservée aux esclaves. Non loin de Bethel Road se trouvait l'église baptiste noire appelée Pinkney Grove, érigée après la guerre civile ; et à l'est de Poplar Creek, il y avait une autre église noire, la Mission Baptiste de Shiloh. Parmi les tombes représentées par de simples bouts de roc dans le petit cimetière de Shiloh, plusieurs pierres tombales, dont celle du pasteur, le révérend S. H. Winfrey (1866-1963), portaient des symboles maçonniques.

C'est en 1914, dans l'église de Shiloh, qu'Helen Baskin rencontra un certain colonel Ward, fils de Gerard Ward, fermier à Poplar Creek. À l'instar de son père avec sa propre mère, il la mit enceinte et déserta rapidement le foyer. L'enfant qu'elle mit au monde le 6 août 1915 fut appelé Ezra Baskin Ward.

J'ai retrouvé Ezra Baskin Ward, âgé de quatre-vingt-trois ans, dans une maison de retraite de l'Arkansas où il vit avec sa femme Mattie. De tous les enfants d'Helen, lui, l'aîné, est aujourd'hui le seul survivant. Personne ne l'appelait plus Ezra. Pendant la majeure partie de ses quatre-vingt-trois ans, on l'avait connu sous le nom d'E.B. ou de Ward. C'est ainsi que l'appelait sa femme : Ward.

Ce qu'il était advenu du père qui les avait abandonnés, lui et Helen ?

« Je crois qu'il a été empoisonné par une dame », dit-il. Ward n'était encore qu'un bébé à l'époque, il avait deux ans à peine.

Les enfants illégitimes étaient chose courante et jamais Ward ne prétendit que sa mère et son père s'étaient mariés. D'après Mattie, c'était différent à l'époque. À *ses* yeux, la bienséance a triomphé de l'immoralité et non le contraire. « Je n'ai pas connu une seule fille qui soit tombée enceinte avant le mariage. "Va à l'église et *baisse* ta jupe" était le mot d'ordre. »

Peu de temps après la naissance de Ward, Helen Baskin devint la seconde femme de Tobe Liston. Sa mère, Martha, lui déconseilla cette union, l'exhortant de rester libre et célibataire plutôt que d'épouser cet homme. Helen ne l'écouta pas.

Autrefois, les charançons des graines du coton n'existaient pas. Les hideuses petites créatures à longue trompe et leurs grosses larves blanches, apparues d'abord en Amérique centrale, étaient inconnues. Mais elles avaient mis fin à la culture du coton au Mexique et, au début des années 1890, elles s'étaient propagées de l'autre côté du Rio Grande, touchant Brownsville dans le Texas. De là elles s'étaient répandues à la vitesse de cent kilomètres par an partout où l'on cultivait le coton. L'infestation des charançons du coton dévasta les plantations du Mississippi en 1916, l'année où le démagogue Theodore G. Bilbo accéda au poste de gouverneur de l'État.

Tobe Liston avait entendu dire que plus au nord, de l'autre côté du Delta, on pouvait espérer de meilleures récoltes ; et c'est ainsi que lui et Helen franchirent le Mississippi en direction du nord-ouest pour rejoindre l'Arkansas, emportant dans leurs bagages la ribambelle d'enfants de Tobe, ses frères et sœurs et son père de soixante-seize ans, Alexander. Sa mère Fannie, âgée de soixante-dix-huit ans, s'installa également dans l'Arkansas mais vécut séparée de son mari avec la famille de sa fille Maggie.

Helen et sa mère Martha Berry s'accordèrent pour que le petit Ezra Baskin Ward reste avec cette dernière plutôt que de risquer d'être maltraité par un beau-père

en pays étranger. Par ailleurs, Martha déclara « n'avoir jamais eu de garçon » et désirer « garder celui-là et lui donner une bonne éducation ». Et c'est ce qu'elle fit.

« Elle en était dingue. Tout juste si elle ne l'a pas pourri gâté. Mais elle s'en est bien occupée et l'a emmené à l'église », déclara Mattie, l'épouse d'E.B. Ward. « Il l'aimait, il était vraiment très attaché à elle. »

Ward se souvenait bien de l'église exiguë de Pinkney Grove et du petit cimetière situé de l'autre côté de la route défoncée, où reposaient à présent sa grand-mère et celle de Sonny, Martha Berry, dans une tombe anonyme, non loin de la tombe anonyme de la première « épouse » de Ward, la mère du bluesman B.B. King.

À propos du mari de Martha, Charles Berry, il ajouta : « Tout ce que je sais de lui c'est qu'un jour il s'est pointé à Kilmichael et a épousé ma grand-mère. »

Le premier enfant qu'Helen donna à Tobe Liston dans l'Arkansas fut une fille, Clara, née pendant l'été 1919. Elle ne survivrait pas, mais d'autres suivirent : la petite Clytee, puis Leo et Shorty, également appelé J.T. Ensuite vint le tour d'Annie, Alcora, Curtis et du petit dernier, Wesley, qui resterait à jamais dans les mémoires comme un bébé.

Et, parmi cette nombreuse progéniture, un fils du nom de Charles L. Liston vit le jour.

Charles Liston, que le monde apprendrait à connaître sous le nom de Sonny, déclarera fréquemment être né à Pine Bluff dans l'Arkansas. Il prétendra également être venu au monde à Little Rock ; et sur un document officiel, il indiquera Memphis, Tennessee, comme lieu de naissance.

Sa mère expliqua que son fils avait dit être né à Pine Bluff parce que « son manager lui a conseillé de donner le nom d'une grande ville », et Pine Bluff était plus grand que Forrest City, où, d'après ses dires, il avait

effectivement vu le jour. « Il n'a jamais mis les pieds à Pine Bluff, insista-t-elle, ni moi non plus d'ailleurs. » Mais la « grande ville » de Pine Bluff se trouve à environ cent kilomètres de Forrest City, c'est-à-dire pas plus près que Little Rock, la capitale de l'État, et à cinquante-cinq kilomètres seulement à l'ouest de Memphis, sur la rive opposée du Mississippi. Aujourd'hui, Pine Bluff n'est plus que l'ombre d'une ville. Dans le Pine Bluff Arsenal, l'une des huit décharges militaires d'ordures chimiques du continent, longue de 12 kilomètres et large de 4,5 kilomètres, sont entreposés plus de 10 % des armes chimiques d'Amérique, et depuis 1963, l'ombre de désolation qui flotte sur cette ville abandonnée sur la rivière Arkansas s'est encore assombrie. À l'image de Forrest City et de Poplar Creek – trois cent cinquante habitants en 1960, population actuelle estimée à moins de cent sur les douze mille habitants seulement que compte le comté de Montgomery – les endroits où Sonny Liston avait un passé, ou ceux où il prétendait avoir un passé, à l'époque où il en avait encore un, sont des villes fantômes.

Et je me rends compte que plus que tout, c'est bien de cela qu'il s'agit ici : d'une histoire de fantômes, hantée en soi. Un murmure à travers la savane, un chuchotement à travers les pins, un bourdonnement dans la noirceur du sang.

Forrest City dans l'Arkansas est le chef-lieu du comté de St. Francis sur le versant ouest de la chaîne montagneuse de Crowley, entre deux fleuves, L'Anguille et le St. Francis : comptant plusieurs milliers d'âmes, la ville est née en 1867 d'un chantier ferroviaire de la compagnie de Memphis & Little Rock et doit son nom au général confédéré Nathan Bedford Forrest, ancien marchand d'esclaves du Tennessee, qui devint après la guerre le premier chef du Ku Klux Klan

originel, qu'il voulut dissoudre en 1869, dégoûté des méthodes de plus en plus violentes de l'organisation.

Durant la Guerre civile, le comté de Cross, plus au nord, fut formé en partie par le comté de St. Francis qui existait déjà. Il tient son nom du général confédéré David C. Cross, le plus grand propriétaire terrien de la région. Son chef-lieu, Wynne, comme Forrest City, sur le versant ouest de la chaîne montagneuse de Crowley, fut édifié sur les restes d'un train déraillé en 1882 : une voiture à compartiments, retournée sans roues, fut dressée à la verticale et baptisée Wynne Station, en l'honneur d'un autre vétéran confédéré, banquier de Forrest City du nom de Jesse W. Wynne.

La plantation de coton de George Morledge se trouvait à cheval sur les deux comtés, s'étendant sur deux mille cinq cents acres environ. La maison des Morledge – qu'on appelait également la Grande Maison, le Quartier général ou la Maison principale – était située près de Wynne, dans le comté de Cross. C'est là que vivaient George Morledge et sa femme, Mary. À proximité se dressaient une grange, une égreneuse de coton et un bazar.

C'est dans le secteur de la plantation Morledge, dans la commune de Johnson du comté de St. Francis, que Tobe Liston et sa famille s'établirent comme fermiers, sur une parcelle de basses terres chichement irriguée par un petit ruisseau long de deux kilomètres environ qui mourait dans le sol sableux où rien ne pouvait pousser. L'endroit avait un nom mais restait introuvable sur les cartes. On l'appelait Sand Slough, le « bourbier de sable ».

C'est là, à Sand Slough, sur la plantation Morledge – et non à Forrest City, Pine Bluff ou Memphis – qu'est né Charles L. Liston, sur les 50 acres de terre loués par Tobe au propriétaire.

Helen se souvenait de la maison où Sonny était né : une cabane en planches de cyprès. « Elle n'avait pas de toit. J'ai dû isoler les murs avec du carton pour empêcher le vent d'y pénétrer. » Le prénom de Charles L. ne lui fut donné ni par sa mère, ni par son père, mais par la « vieille femme qui le mit au monde ». De la signification du L. la vieille femme ne souffla jamais mot, ou alors personne ne s'en souvenait.

« J'ai remarqué ses grandes mains quand l'accoucheuse me l'a amené », dit Helen.

En ce qui concerne la date de naissance de Charles L. Liston, on en a avancé une bonne demi-douzaine. Quant à Liston, qui déclara en 1950 avoir vingt-deux ans et en 1953 vingt et un, il opta finalement pour le 8 mai 1932, proclamant que quiconque doutait de sa parole « traite ma mère de menteuse ». Témoignant sous serment devant le Sénat en 1960, il dit : « Je suis né en 1933. »

Après que Liston eut opté pour le 8 mai 1932, sa mère se décida pour le 8 janvier 1932. Cette date, dit-elle, avait été dûment inscrite dans une bible familiale, mais la bible, ajouta-t-elle, s'était perdue en chemin. Mais il lui est aussi arrivé de mentionner la date du 18 janvier. « Je sais qu'il est né en janvier, parce qu'il faisait froid en janvier », expliqua-t-elle. Tout en corroborant l'année de naissance finalement retenue par son fils, elle se serait aussi un jour par mégarde souvenue de l'année 1929, puis de l'année 1930, avant de se corriger en confirmant l'année retenue par Sonny, 1932. Il était, d'après Helen, le neuvième des dix enfants qu'elle donna à Tobe. Ce qui situe sa naissance entre celle de Curtis, probablement né en été 1929, et celle de Wesley, « le bébé ». On pense qu'Annie et Alcora, les aînées de Curtis, sont nées respectivement en été 1925 et en automne 1927. L'un des amis les plus proches de Liston, le boxeur Foneda Cox, né le 2 novembre 1929,

avait le sentiment que Liston était plus âgé que lui, mais pas de beaucoup.

En définitive, on ne connaîtra peut-être jamais l'exacte vérité, puisqu'à l'époque on ne tenait pas de registres de naissances. (Ce n'est qu'en 1947 que l'Arkansas rendit obligatoire l'enregistrement des naissances, mais uniquement pour les naissances en milieu hospitalier ; et ce n'est pas avant 1965 que cet État étendit la loi à toutes les naissances.) Le premier document écrit dont on dispose figure dans un dossier constitué en 1953 pour des raisons d'ordre judiciaire, quand Sonny avança la date du 8 mai 1932. Il ne fait pratiquement aucun doute qu'il était plus vieux et qu'il en avait conscience, mais lui-même ne savait probablement pas de combien d'années il se rajeunissait. L'origine de la date du 8 mai reste énigmatique. Quant à celle du 8 janvier avancée par Helen, il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que parmi les deux seuls frère et sœur dont les naissances furent enregistrées officiellement, on trouve son frère Curtis, né le 8 janvier 1928. Si le nombre d'enfants mis au monde par Helen constituait un sujet de discorde entre elle et son fils – Helen se souvenait de onze, y compris son premier-né, E.B. Ward, le demi-frère de Sonny, alors que Sonny déclara : « Ma mère a eu douze ou treize enfants » – tous deux convenaient que Curtis était plus âgé et que seul « Wesley, le bébé » était plus jeune que Sonny. Étant donné que les fichiers de recensement de la population des États-Unis ne sont accessibles qu'après soixante-quinze ans, il faudra attendre 2005 ou 2015 pour connaître l'âge du garçon nommé Charles Liston en 1930 ou 1940.

Conçu et né sous des étoiles dont personne ne se souvenait, Sonny lui-même ne connut jamais son âge, sachant seulement qu'il était sans doute plus vieux qu'il le prétendait. Selon l'astrologie ancienne, on ne peut prédire le jour de la mort de quelqu'un que si l'on

connaît la position des astres au moment de son premier souffle.

Sidonis Apollinaris, évêque gaulois du Ve siècle, relata que des astrologues africains avaient prédit la mort violente de son ami, l'orateur Lampridius, à l'année, au mois et au jour près où Lampridius fut effectivement assassiné par ses esclaves.

« Je sais qu'il est né en janvier, parce qu'il faisait froid en janvier », dit Helen Liston. C'est également en janvier que, d'après ce que l'on sait, la vie le quitta : l'astrologie sans étoiles de l'âme d'un homme qui « est mort le jour où il est né ». Janvier, le mois de Janus, qui voit à la fois le début et la fin.

Le propriétaire de la plantation, George Morledge, se retira des affaires en 1955 et mourut au printemps 1966 à l'âge de quatre-vingts ans. Sa femme Mary décéda au printemps 1975 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. De ceux de la plantation, seul leur fils, George Jr., né en été 1923 et actuel seigneur de la terre de feu son père, se souvenait des Liston.

George Morledge père était appelé l'Homme ou le Capitaine. Depuis l'âge de dix ou douze ans, son fils était surnommé le Petit Capitaine. On les appelait également Big George et Little George.

Cinquante à soixante familles noires et blanches, soit environ deux cents personnes, travaillaient sur le domaine des Morledge. Les plus modestes étaient les journaliers qui s'activaient aux champs pour 30 ou 50, puis 75 cents par jour. Venaient ensuite les métayers *tenant farmers* et les métayers *sharecroppers.*

Les Liston étaient des *tenant farmers,* non des *sharecroppers*. La différence entre les deux se situait au niveau du partage des gains et des dépenses. Aux *sharecroppers*, l'administrateur de la ferme fournissait la terre, les graines, engrais, bêtes de somme et outillage, et il touchait 50 % des fruits de la vente de leur récolte.